

et je les vois avec plaisir mentionnées dans le discours de Son Excellence, car cela démontre que le gouvernement veut remplir ses promesses au sujet de ces questions importantes.

Je ne vous pas retenir la Chambre plus longtemps. J'envisage l'avenir du pays avec la plus grande confiance. Il n'y a jamais eu dans l'histoire du pays une époque où le peuple a eu plus de confiance qu'aujourd'hui dans l'avenir de notre pays. C'est une grande satisfaction pour moi, et le parti libéral et le pays en général doivent voir avec plaisir que les prédictions de nos amis de l'opposition, quant aux malheurs qui nous fraperaient si les libéraux arrivaient au pouvoir, ne se sont pas réalisées.

Nous savons que la confiance règne dans tout le pays et que cette confiance est une cause d'augmentation dans le commerce. Et nous attendons avec espoir et confiance l'exploitation sur la plus haute échelle possible des richesses cachées de notre pays. Et avec un immense territoire, avec un peuple plein d'énergie et une administration efficace nous pouvons nous attendre à de grandes choses. Nous devons être fiers de posséder un système de gouvernement aussi libre que le nôtre et des institutions aussi bonnes que celles que nous avons. Je ne connais pas de pays au monde où j'aimerais mieux vivre que dans notre beau et cher Canada.

M. GAUVREAU : M. l'Orateur, lorsque le chef du gouvernement me confia la tâche tout à fait honorable pour moi, quoique cependant onéreuse, de seconder l'adresse en réponse au discours du Trône, je ne vous cacherais pas que j'hésitai un instant devant les responsabilités que j'assumais. Et, en ce moment même où je me lève pour la première fois dans cette enceinte, en face des représentants du peuple de ce pays, il me semble qu'une voix me vient du haut de votre siège présidentiel, M. l'Orateur, ou plutôt ce sont les échos de cette Chambre qui me redisent les succès et les triomphes oratoires de ceux qui m'ont précédé ici en pareille circonstance, et en face de ma propre faiblesse, je demande l'indulgence de ceux qui m'écoutent.

Je sens, M. l'Orateur, qu'un double devoir s'impose : celui de seconder l'adresse, et celui d'écouter les quelques observations que j'ai à faire. Je remplirai le mien dans la mesure de mes forces, suivant les humbles capacités que la Providence m'a données ; quant au vôtre, messieurs, vos applaudissements de tout à l'heure et votre passé me sont garants que vous l'accomplirez avec cette bienveillance que vous n'avez jamais refusée à ceux qui, comme moi, vous l'ont demandée ; à ceux qui, comme moi, en ont eu besoin.

L'honorable député de Toronto-centre (M. Bertram), qui vient de reprendre son siège, ne m'a laissé, pour ainsi dire, que des épis à glaner dans le champ pourtant si vaste du discours du Trône, et au risque de répéter plus ou moins bien en français ce qu'il a dit lui-même dans la langue anglaise, j'accomplirai jusqu'au bout ma tâche durant les quelques minutes que je me suis allouées.

L'année 1897, qui vient à peine de finir, aura été fertile en événements de tout genre, et déjà l'histoire s'en est emparée pour en faire une des années les plus mémorables de cette fin de siècle. En effet, n'y aurait-il eu que le soixantième anniversaire du règne de Sa Majesté, anniversaire sans précédent dans les annales des peuples, et où il nous a été donné de voir une véritable explosion de

M. BERTRAM.

loyauté de la part du peuple anglais et de la part des colonies anglaises disséminées un peu par tout le monde, colonies si dignement représentées auprès du Trône de Sa Majesté, surtout celle du Canada, dans la personne éminemment sympathique et distinguée de son premier ministre, le très honorable sir Wilfrid Laurier et sa digne épouse ; n'y aurait-il eu que la célébration de ce jubilé dont les proportions grandioses vont s'accroissant à mesure que l'on s'en éloigne peu à peu, que cela suffirait à immortaliser l'année 1897, et pour que les poètes, les historiens et les orateurs s'en emparent pour en transmettre le précieux souvenir aux générations futures.

Plus tard, celui qui jettera en arrière un regard sur les pays civilisés du monde, s'arrêtera étonné et ravi devant cette apothéose d'un peuple en l'honneur d'une femme que nous admirons, que dis-je, M. l'Orateur ? c'est parce que je prononce le nom de femme que je devrais ajouter : d'une femme que nous aimons. Comme le poète ancien, ce scrutateur du passé ne pourra pas s'empêcher de s'écrier : arrête voyageur, tu foules une terre héroïque, — *Sto Victor !*

Me sera-t-il permis, à mon tour, de jeter un regard rétrospectif, m'arrêtant au début de ce règne qui ne s'annonçait pas sous des couleurs bien riannes pour notre pays ? En 1837, à l'époque la plus sombre de notre histoire nationale, ce pays que l'on a appelé le plus beau joyau de la Couronne d'Angleterre, — couronne que l'on plaçait en tremblant peut-être alors sur une tête de seize ans, — ce pays menaçait de rester enseveli sous les ruines d'une querelle intestine dégénérée en une révolution sanglante. Celui que l'on a appelé le grand Papineau et qu'on pourrait peut-être appeler l'O'Connell des Canadiens, jetait aux quatre coins du pays ses strophes enflammées, protestant contre les abus du pouvoir ; protestant contre les actes tyranniques et arbitraires du gouvernement provincial. La constitution de 1791 ne restait plus debout sous le coup des assauts répétés, et dans la lutte acerbe des partis, on pressentait déjà l'aurore de 1841, l'union des provinces du Haut et du Bas-Canada, union destinée, sans doute, dans la pensée de ses auteurs, à amoindrir sinon à annihiler la race canadienne-française ; mais qui nous a sauvés de l'anéantissement, au contraire, en nous mettant en contact journalier avec une race qui s'est toujours distinguée par son énergie, son esprit d'entreprise et d'initiative et son amour du progrès : j'ai nommé la race anglaise.

Le rayonnement, ou plutôt la contagion du bon exemple a opéré ce miracle de nous donner une vie nouvelle, au lieu de creuser une tombe pour y ensevelir notre existence nationale. Que dis-je ? avec les années bien des préjugés sont tombés, et le jour où l'on pu voir un Canadien-français devenir l'aviséur de la couronne et premier ministre de ce pays, bien plus, le jour où l'on a pu voir le descendant d'une race qui en 1837 et 1838 combattait les armes à la main contre la Couronne d'Angleterre, aller représenter auprès du trône de Sa Majesté — et vous savez combien dignement et avec tant d'honneur et d'éclat — une colonie où l'élément anglais prédomine, une colonie où les Canadiens-français sont en minorité, ce jour-là les hommes d'Etat anglais ont dû se dire : un pays où l'harmonie des races est si vitale, où la tolérance respicte dans un grand soleil de la liberté civile, politique et religieuse, où la diversité des croyances